

Libérer le travail
Pourquoi la gauche s'en moque et pourquoi ça doit changer,

Thomas COUTROT¹

Par Christine Castejon

Le sous-titre annonce un livre d'intervention politique. Thomas Coutrot apporte, à la grande question du travail, un point de vue d'économiste et statisticien dont le parcours à la fois professionnel et militant le conduit à poser un diagnostic : la gauche a fait fausse route en voulant « *changer la politique sans changer le travail* », « *[nourrissant] par surcroît le productivisme et le consumérisme, seule compensation possible à la mutilation taylorienne* » (p. 16). Mais, soutient-il, la société explore d'elle-même, dans le travail quotidien, des issues pour sortir des politiques néolibérales qui épuisent les êtres humains et la planète. Reste à construire consciemment, et d'urgence (« *la maison brûle* », p. 201), un mouvement social pour libérer le travail de l'emprise financière et « *instituer le travail concret* », c'est à dire « *faire des finalités et des effets concrets du travail les critères essentiels de sa gouvernance* » (p. 13-14).

Lorsqu'on est convaincu depuis longtemps que le travail est le chaînon manquant du débat politique, que peut apporter la lecture de cet ouvrage ?

D'abord, le fait qu'il ne provient pas d'un clinicien du travail est bon signe. Passée l'introduction qui joue son rôle de résumé anticipé de l'argument général, le propos s'ouvre sur l'idée que « *le travail est un enjeu psychique et politique majeur* » comme une affirmation établie- ce qu'elle n'a pas toujours été. L'auteur veut tirer

¹ 2018, Editions du Seuil, 302 pages.

les conséquences de cet état de fait, appuyé sur la recherche clinique, qui n'est pas son métier, ainsi que sur des enquêtes statistiques dont il est un praticien. Indirectement, il souligne le chemin parcouru dans les dernières années : celles-ci ont vu se multiplier les documents et les ressources sur ce thème (résultats d'études, de recherches, d'expériences aux nombreuses vicissitudes, quelques-unes sont évoquées) alors que naguère on parlait emploi, technique ou production mais pas travail.

Le deuxième apport du livre, pour qui s'intéresse déjà au travail concret, c'est qu'il nous fait faire un bond, de la clinique à son éventuelle implication politique, que ne font pas naturellement les cliniciens. Nous y reviendrons.

Le troisième intérêt est dans le parcours singulier de l'auteur. Celui-ci veut contribuer à une transformation de la gauche, à laquelle il demande de prendre conscience, comme il l'a fait progressivement lui-même, d'une longue erreur : son inintérêt pour l'organisation (le livre en parle beaucoup) et le contenu (il en parle moins) du travail. Il suit un cheminement argumentatif particulièrement documenté dans des directions variées et nous fait faire des rencontres, différentes bien sûr pour chaque lecteur et lectrice. Entre autres aperçus instructifs, il dégonfle, concernant le numérique, « les deux mythes démentis par les faits » (p. 78) : qu'il serait source d'une explosion de la productivité, alors que celle-ci diminue, et qu'il serait purement immatériel, alors qu'il est consommateur insatiable de ressources matérielles. Il récuse également certains discours courants sur la fin du travail et sur le « grand remplacement » (le terme n'est pas de l'auteur) des salarié.e.s par des robots, et rappelle la brève et ambivalente histoire de la technologie qui nous fait désormais vivre dans l'horizontalité des réseaux sociaux.

Le vif du propos est que, tout au long du XX^{ème} siècle, le taylorisme a pu commettre ses ravages sans que lui soit opposée d'alternative, ni de la part d'une gauche « *progressiste, productiviste et partisan de l'Organisation Scientifique du Travail* (p. 97) », ni de la part de la gauche dite autogestionnaire qui n'a en fait que très rarement remis en cause les modèles dominants d'organisation du travail. Il met en revanche du côté des alternatives, c'est sa troisième partie, les propositions d'un certain management humaniste, telle que

l'École des relations humaines, qui serait prolongé ou renouvelé aujourd'hui dans différentes expériences de type « entreprise libérée ». Bien que critique sur la réalité de la « libération » annoncée, Coutrot remarque positivement des points communs entre les principes d'organisation énoncés par ce genre de mouvements et ceux que pose la théoricienne des communs Elinor Ostrom pour garantir la « gestion durable d'une ressource par la communauté » (p.195, y compris les références).

Les arguments mobilisés dans les trois premières parties, dont nous n'avons relevé que quelques-uns, concourent à nous dire que l'aspiration à une autre façon de travailler n'a attendu personne pour s'exprimer sous diverses formes. Elle a en revanche besoin de la gauche (on peut imaginer qu'il s'agit de tous ceux et celles qui ne s'accrochent pas du néolibéralisme) pour devenir une véritable « politique du travail vivant » (p. 266). Aussi avons-nous rendez-vous dans la quatrième partie, qui occupe un tiers du livre, pour poser les nouvelles bases du mouvement social à construire.

Cette partie du développement s'ouvre sur un argument qui semble avoir beaucoup éclairé l'auteur, pensant avoir trouvé dans les analyses de l'historien Moishe Postone la source de l'inintérêt des mouvements d'émancipation pour le travail concret. On sait – ou pas – que le texte marxien différencie travail abstrait et travail concret et que le premier, non le second, est à la source de la « valeur d'échange » qu'on attribue au travail. Le mouvement ouvrier aurait lui-même contribué à effacer la valeur d'usage du travail, produit du travail concret, pour donner du poids aux enjeux collectifs de la négociation (classifications, salaires égaux, etc.). Une phrase de Coutrot résume le développement dans les pas, sur ce point, de Postone : « *C'est [] le carburant de l'égalité abstraite qui a alimenté le moteur du mouvement ouvrier et lui a permis d'obtenir des conquêtes majeures au cours du XX^{ème} siècle. Mais c'est aussi lui qui a toujours bloqué la remise en cause du travail abstrait. Le mouvement ouvrier a été à la fois propulsé et entravé par l'abstraction du travail* » (p. 215). C'est donc « l'égalité abstraite » qui aurait fait le lit de l'acceptation du taylorisme, abstraction au carré en quelque sorte, par ceux-là même qui parlaient au nom de la classe ouvrière, classe des producteurs.

Les résultats actuels de ce renoncement au concret sont graves. Coutrot a lui-même conduit une enquête qui lui fait conclure au lien entre manque d'autonomie au travail et vote d'extrême droite, rendant urgent une prise en compte politique de la « libération du travail », entendue donc, si on comprend bien, comme conquête de l'autonomie dans le travail contre l'emprise financière et malgré (ou contre ?) le lien de subordination. La preuve étant faite, par diverses pratiques, que l'intelligence collective est plus efficace que le taylorisme, il faut expérimenter de nouvelles façons de travailler ou de s'organiser (l'auteur ne semble pas faire de différence entre les deux), et s'appuyer sur ce qui déjà a ouvert la voie.

Sont évoqués des exemples de travail collaboratif, convaincants malgré un « biais [provisoire] virilo-centré » (p. 253) des pratiques actuelles, et Coutrot salue en particulier l'apport théorique du mouvement du *Care* qui a déjà compris l'enjeu d'une politique du travail vivant, même si elle ne l'énonce pas comme tel. Dans les termes de Joan Tronto, la théoricienne du *Care* la plus citée : « le care est l'activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde » de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend notre corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie » (p. 256-57). Cela pourrait être aussi bien une définition du travail.

Le dernier chapitre du livre est consacré à esquisser la perspective d'un « bloc des habitants » (p. 300) - une expression qui paraît moins étrange lorsqu'on comprend qu'il s'agit des habitants de la terre² - qui nous verrait tou.te.s en position de contribuer à la définition des finalités et des modalités du travail. La proposition fait écho à l'expérience de Thomas Coutrot dans les forums mondiaux alternatifs, qui ne posent guère la question du travail mais expérimentent des façons de se rassembler dans le travail militant.

Au total, le matériau est dense et mérite lecture, rendue aisée par la conviction de l'auteur qui parle en première personne. Bien sûr,

² Comme Bruno Latour, T. Coutrot pense que certains humains ont tourné le dos à la planète commune.

chacune des pièces de l'argumentaire pourrait entraîner des discussions utiles avec les spécialistes de telle ou telle thématique ou les tenants de telle ou telle positio³, les références sont, volontairement sans doute, plus nombreuses qu'approfondies, mais la vision panoramique et dynamique a un très grand intérêt. Cela suppose pour le lecteur l'effort de sortir d'un pré carré, qu'il soit celui des recherches cliniques ou de toute autre approche qui s'intéresse au travail. Il faut beaucoup de regards complémentaires et critiques les uns des autres pour comprendre « l'état du travail » mais tous ces regards peuvent converger pour contribuer à produire ce mouvement social en faveur du travail vivant que Coutrot appelle de ses vœux.

L'auteure de cette note partageant entièrement l'objectif énoncé dans ce livre, il reste qu'un pivot de l'argumentaire nous paraît à reconsidérer, pour une meilleure mise en mouvement.

Nous sommes loin d'être sûre que le supposé « blocage cognitif » (p. 205) que Coutrot retient de l'analyse de Postone (l'abstraction du rapport de travail prenant le pas sur le concret du travail lui-même, la valeur d'échange sur la valeur d'usage) explique quoi que ce soit. Nous dirions plutôt que c'est lui qui reste à expliquer. Le goût exacerbé de l'abstraction ne vient pas de Marx et ne date pas du concept de valeur. Il va avec l'invention du concept (du concept de concept) et donc de la philosophie. Le « blocage », c'est plutôt, selon nous, la place conférée au concept dans le processus de stabilisation, toujours provisoire, des connaissances. C'est le concept, notre façon de conceptualiser, qui tout à la fois « nous propulse et nous entrave », pour reprendre les termes déjà cités de Coutrot, dans notre effort de penser le réel, dès lors qu'il remplace trop hâtivement l'attention au réel.

On soulignera ici que l'effacement du travail réel au bénéfice du travail abstrait, qui se révèle surtout être une idée abstraite du travail, est à la source du cheminement d'Yves Schwartz, et explicitement au point de départ de la thèse parue en 1988, dont le titre

³ Par exemple la faveur de l'auteur à l'égard de la « classe inversée » a le mérite d'attirer l'attention sur cette pratique pédagogique récente mais quels points de vue va-t-elle rencontrer chez les protagonistes, enseignants, parents et élèves ?

ne paraît pas avoir attiré réellement l'attention de Thomas Coutrot : *Expérience et connaissance du travail*⁴. La philosophie de Schwartz, et dans son sillage la démarche ergologique qui depuis 30 ans s'emploie à ramener le [travail] réel dans la pensée du travail, posent une interrogation profonde, radicale, et unique dans ses conclusions, concernant *le mode dominant de production des savoirs* qui dévalorise de diverses manières l'*expérience*. Cette dévalorisation, ce mépris souvent, ont fait des ravages et continuent à en faire. S'il est vrai que cette question de l'expérience est nodale, on ne peut plus soutenir comme c'est si couramment le cas qu'Hannah Arendt ou André Gorz, voire Jürgen Habermas, ont pensé le travail alors que, Coutrot s'en est rendu compte, ce ne fut pas leur sujet. Bien plus intéressant, mais jamais crédité au générique des penseurs du travail, paraît Castoriadis dont les propos retenus par Coutrot semblent indiquer qu'il a eu l'intuition du concept d'activité, grand absent du développement de notre auteur.

On ne peut s'attarder ici sur ce que cette absence fait manquer, selon nous, à Thomas Coutrot, on ne peut que le signaler pour d'autres discussions. Disons-le dans cette perspective : compte tenu de l'œuvre radicale de Schwartz et de sa méconnaissance, lorsqu'on voit le « philosophe pragmatiste » John Dewey promu, ici comme dans d'autres ouvrages récents, nouvelle référence incontournable pour penser le travail, on s'agace. Chez Coutrot cependant, la référence à Dewey vaut plus pour la méthode que pour le fonds, si tant est qu'on puisse les séparer. Coutrot propose d'engager une « enquête » au sens où l'entendait le philosophe étatsunien. L'enquête dont il est question permet de repérer un problème (donc de problématiser), d'abord présent dans et comme un amas confus de questions, pour le résoudre par des expérimentations partagées. La méthode peut valoir pour beaucoup de sujets mais elle nous paraît porter une vision simplifiante du travail.

En effet, comprendre *comment nous faisons société par le travail* (qui prend alors une extension considérable dans sa définition) est la condition pour pouvoir orienter nos efforts dans le sens de l'émancipation humaine. Or il ne suffit pas pour cela de faire émerger

⁴ Thomas Coutrot connaît le livre puisqu'il en cite la postface de l'édition 2012.

les pratiques réelles de travail, ou de « *montrer que l'entreprise est tributaire de l'ingéniosité de ses salariés* » (p. 276), sinon les centaines d'études qui existent à ce sujet auraient déjà produit leurs effets. Il faut le faire certes, ou plutôt continuer à le faire, le faire toujours plus et mieux, mais cela ne conduit pas en soi à la transformation du travail. Il reste l'étape extrêmement complexe des discussions sur le « monde commun » que nous voulons atteindre à travers le travail, et la façon de l'atteindre. Il y a là un enjeu d'une tout autre difficulté que le constat du mal-travail et le recueil des contournements quotidiens. Nous avancerons une hypothèse : et si c'était la perception de cette difficulté qui expliquait « [pourquoi] *les salarié.e.s, malgré leur résistance quotidienne à la mutilation du travail vivant, ne revendiquent [] pas collectivement une plus grande liberté dans leur travail ?* (p. 206) ? Nous l'avons dit, débat à suivre.

Mais on ne terminera pas la recension sur une retenue. Cette enquête que Thomas Coutrot appelle de ses vœux selon nous existe déjà, éparpillée entre des initiatives multiples qui essaient de montrer le travail et parfois de le transformer localement, conduisant à la prise de conscience dont témoigne l'auteur lui-même. Des liens sont à créer. Son livre est bienvenu en ce qu'il permet de partager une interpellation dont nous ne nous considérons pas exempte. Le travail clinique peut nous abriter de la scène politique. En partie pour de bonnes raisons, parce que nous sentons confusément que s'intéresser au travail fait changer la conception de la politique et nous éloigne de celle qui se pratique. Mais aussi pour de moins bonnes raisons, un certain confort peut-être à ne se mêler de rien. Alors voilà ce qu'on appelle un livre stimulant.